

LE DOSSIER

Dossier piloté par **Aurore Coignet** PNR Brenne, **Sébastien Languille** UMS Patrinat, **Bénédicte Lefèvre** AFIE, **Christian Pérennou** Tour du Valat, **Nicolas Poulet** AFB, **Véronique Vinot** ONF

- 24 Espèces exotiques envahissantes, de quoi parle-t-on ?
- 26 Vulnérabilité des territoires insulaires
- 28 Une liste des espèces préoccupantes
- 30 Regards croisés d'une philosophe et d'un écologue
- 32 Courte histoire de la gestion métropolitaine des EEE
- 34 Surveiller : pourquoi et comment ?
- 36 Communication et participation, fers de lance de la régulation
- 38 La recherche, indispensable à la gestion



Le dossier lu par...

Jean-Yves Meyer

L'importance des invasions biologiques ne date pas d'hier : déjà, l'éminent Charles Darwin avait noté l'abondance du goyavier *Psidium guajava* sur l'île de Tahiti en 1835 lors de son *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, petit arbre qu'il qualifie alors de « nuisible comme une mauvaise herbe » (« *as noxious as a weed* »). Les impacts écologiques, mais également économiques ou sanitaires, des espèces animales et végétales introduites (ou « exotiques », « allochtones ») envahissantes (dites « invasives »), ont été décrits en 1958 dans l'ouvrage de référence de Charles Elton, *The Ecology of Invasions by Animals and Plants*. En France, dans un autre ouvrage fondateur publié en 1965, *Avant que nature meure*, Jean Dorst du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, décrivait le rôle de l'homme comme « artisan de communautés biologiques artificielles », notamment dans le transport de l'Escargot géant d'Afrique (*Achatina fulica*) dans toute la zone tropicale. Aujourd'hui, chercheurs, gestionnaires des espaces naturels, législateurs, acteurs de la conservation de la biodiversité mais également utilisateurs des ressources naturelles (paysagistes, horticulteurs, agriculteurs, chasseurs, pêcheurs, etc.) sont sensibilisés à cette menace aux multiples noms et visages (voir les différentes terminologies utilisées dans l'article de Vincent Albouy) qui touche plus particulièrement les écosystèmes insulaires (dont les îles françaises ultramarines citées dans l'article de Johann Soubeyran *et al.*) en conduisant parfois des espèces endé-

miques, uniques au monde, jusqu'à l'extinction.

La gestion plus efficace des EEE passe par le renforcement des réglementations nationales et européennes (avec l'élaboration de listes d'espèces prioritaires décrites dans l'article d'Arnaud Albert), la prévention car il vaut toujours mieux « prévenir que guérir » en matière de lutte (voir l'article de Vincent Albouy), la mise en place de systèmes de surveillance (article de Jessica Thévenot et article de Quentin Rome, prenant l'exemple du Frelon asiatique), la constitution de groupes de travail (notamment pour les milieux humides comme illustré par Alain Dutartre et Emmanuelle Sarat) et de lutte active (par exemple contre l'Écrevisse rouge de Louisiane dans l'article d'Aurore Coignet). Virginie Maris et Serge Muller soulignent tous les deux, dans un regard croisé, le rôle de la dimension humaine dans un monde globalisé et une ère qualifiée d'anthropocène marqués par une homogénéisation inexorable des flores et faunes, et aussi l'opposition de quelques « invaso-sceptiques » : Faut-il contrôler les EEE, s'adapter... ou ne rien faire ? Gérer les invasions biologiques est finalement plus un choix de société : savoir ce que l'on souhaite laisser comme nature en héritage à nos enfants (et petits-enfants), ou, comme Jean Dorst le sous-titrait, « Pour que nature vive »... • **Jean-Yves Meyer**, délégation à la Recherche, gouvernement de la Polynésie française, jean-yves.meyer@recherche.gov.pf

EEE* Des invasions et des hommes

* Espèces exotiques envahissantes